

IV

L'HOMME DE LA FÈVE



Un vieux et une vieille, le mari et la femme, habitaient une petite maison au milieu des bois. Ils étaient très pauvres et demandaient leur pain aux portes. Un jour ils trouvèrent une grosse, grosse fève. « Qu'en ferons-nous, dit l'homme; nous n'avons point de champ pour la semer ». — « Nous la sèmerons devant notre maison, dit la vieille ». Ils l'y semèrent en rentrant. Une tige de fève sortit de terre et grandit, grandit toujours, si bien qu'elle monta jusqu'au ciel. Cela dura quelques années.

Mais un jour la vieille dit à son vieux : « Nous demandons notre pain aux portes et nous n'en avons point toujours à notre faim. Tu vas monter

dans la fève jusqu'en haut et demander au bon Dieu que nous a yon toujours du pain à *notre réfection* ». Le vieux répondit : « Comment veux-tu que je grimpe jusqu'au ciel; jamais je ne pourrai ». Il eut beau dire, sa vieille n'en démordit point et il céda.

Il grimpa dans la fève péniblement, longtemps, longtemps, et enfin arriva jusqu'au ciel. La porte était fermée; il y frappa : toc, toc! « Qui est-là? » — « C'est l'homme de la fève, qui vient demander au bon Dieu qu'il ait toujours du pain à sa réfection ». — « Que l'homme de la fève s'en retourne chez lui et il aura toujours du pain dans sa *met* ». Il remercia bien et descendit. En effet à partir de ce moment ils eurent toujours du pain dans la *met* et même du pain blanc.

Au bout d'un certain temps la vieille dit à son homme : « Nous avons du pain à notre réfection; mais nous n'avons jamais que du pain. Ça n'est pas bon et ça *mache* l'estomac. Faut que tu montes encore dans la fève et que tu ailles demander au bon Dieu qu'il nous donne de la viande avec ». — « Mais je pourrai jamais, dit le vieux. Je suis encore plus vieux que la première fois, et j'ai des douleurs ». Sa vieille le persécuta tellement qu'il finit par céder. Il grimpa dans la fève, pénible-

ment, longtemps, si bien qu'il arriva enfin jusqu'au ciel. La porte était fermée. Il y frappa : toc, toc. « Qui est-là ? » — « C'est l'homme de la fève qui vient demander au bon Dieu qu'il ait toujours de la viande avec son pain ». — « Que l'homme de la fève s'en retourne chez lui ; il aura toujours de la viande dans son garde-manger ». L'homme redescendit bien doucement, et, à partir de ce jour, ils eurent toujours de la viande dans leur garde-manger, tantôt du veau, du bœuf, du mouton ou de la volaille.

Cela dura quelques années. Mais un jour la vieille dit à son vieux : « Nous avons du pain et de la viande ; mais notre mobilier est toujours *quasi-ment reun*. Faut que tu montes encore dans la fève et que tu ailles demander au bon Dieu de nous donner un beau mobilier et des rideaux neufs ». — « Comment veux-tu que je fasse, dit l'homme. Je suis encore plus vieux que les autres fois et j'ai peine à bouger. Jamais je ne pourrai grimper jusqu'en haut ». Mais sa vieille le persécuta tant qu'il finit par céder. Il se mit à grimper bien péniblement, bien lentement, mais il ne put arriver qu'à moitié. Là il tomba et en tombant il se cassa la jambe, qui se détacha.

Il n'en mourut point ; mais il n'avait plus qu'une

jambe et ne pouvait marcher ; il restait étendu sur son lit. Il dit à sa vieille : « Il faut à ton tour que tu montes dans la fève et que tu ailles demander au bon Dieu une autre jambe pour moi. C'est le moins que tu puisses faire, car c'est toi qui es cause que jeme suis cassé la jambe ».

La femme grimpa dans la fève, longtemps, longtemps, si bien qu'elle arriva jusqu'au ciel. La porte était fermée, elle y frappa : toc toc. « Qui est là ? » « C'est la femme de l'homme de la fève qui vient demander au bon Dieu une autre jambe pour son homme qui a cassé la sienne ». — « Eh bien, voilà une jambe d'or pour l'homme de la fève ». Et elle reçut une jambe d'or par la porte entre-baillée. Ayant bien remercié, elle descendit et rentra chez elle. « Le bon Dieu t'a-t-il donné une jambe pour moi, demanda son vieux ? » — « Oui, mais elle est bien trop belle pour toi, c'est une jambe d'or et tu ne l'auras pas ».

L'homme resta donc impotent sur son lit. Mais chaque fois que sa femme passait devant lui, il lui disait : « Rends-moi ma jambe d'or ! Rends-moi ma jambe d'or ». Enfin un jour qu'il lui disait encore : « Rends-moi ma jambe d'or » ! elle lui dit : « *Té ! te la v'là !* » et elle la lui jeta, mais si malheureusement qu'elle l'attrapa à la tête et le tua.

Ce n'est point chose rare dans la littérature des contes populaires qu'une fève ou un haricot, trouvés par hasard et mis en terre, qui croissent merveilleusement et montent jusqu'au ciel, servant d'échelle gigantesque à celui qui les a plantés. L'un des contes les plus répandus en Angleterre, l'un de ceux qui sont pour les Anglais ce que sont les *Contes de Perrault* chez nous, met en scène une de ces fèves merveilleuses. C'est : *Jack and the Bean-Stalk*, Jacques et la tige de fève⁽¹⁾. Mais là la tige ne monte point jusqu'au ciel. Elle monte seulement jusqu'à un pays extraordinaire où, au bout d'une grande plaine nue, se dresse un château, celui d'un ogre-géant. En mettant le pied sur cette terre inconnue, Jacques, qui a grimpé jusqu'en haut de la fève, trouve une fée protectrice de sa famille, qui lui apprend que son père fut jadis très riche, mais que l'ogre l'a tué et dépouillé de ses richesses. Jacques ne monte dans la fève que pour enlever à chacun de ses voyages quelque trésor à l'ogre, qu'il finit par détruire, en coupant au pied la tige de fève, dans laquelle le géant s'est engagé pour poursuivre le ravisseur. Mais dans les *Contes français*, recueillis par F. Henry Carnoy⁽²⁾, nous en trouvons un recueilli dans la Somme, *La tige de fève*, qui est bien le pendant du nôtre. Ici la fève monte jusqu'au ciel, dont le pauvre homme qui y monte trouve la porte fermée ; mais saint Pierre la

(1) *English Fairy and Folktales* selected and edited with an introduction by Edwin Sidney Hartland, p. 35.

(2) Leroux, éditeur, p. 302 et suivantes.

lui ouvre et c'est le portier sacré du Paradis qui écoute les demandes du paysan et y fait droit avec une complaisance infinie. C'est aussi la femme, poussée par une ambition toujours grandissante, qui envoie son mari demander toujours quelque chose de plus. Elle demande d'abord une jolie maison, puis un château ; ensuite elle veut être reine, puis pape. Elle obtient tout, même le dernier article, quoique saint Pierre accorde celui-ci en s'indignant. Et voici comment se termine l'histoire : « Ce dernier titre ne put pas plus que les autres suffire à la femme ; elle voulut être Dieu. Son mari grimpa une dernière fois à la tige de fève. Il n'eut pas sitôt expliqué sa demande qu'il fut précipité du haut du ciel. Il tomba meurtri devant sa cabane d'autrefois et y trouva sa femme dans ses pauvres habits de jadis. Quant à la fève elle fut brisée d'un coup de foudre épouvantable, qui manqua de renverser la chaumine ». La satire est ingénieuse, mais exagérée ; le récit charentais, pour rester plus près des passions vraies, n'en est pas moins pittoresque. La version picarde contient un détail intéressant ; c'est dans l'âtre que, d'après les instructions du mendiant qui la donne, la fève est plantée : « Voici une fève que tu planteras dans l'âtre. Elle montera si haut qu'en grim pant tu arriveras au ciel. Adieu ». Le mendiant disparut aussitôt ; quoique peu confiant dans la fève merveilleuse, le paysan la planta. Deux jours après elle sortit de terre, monta jusqu'au haut de la cheminée, et finit par se perdre dans le ciel ».
